

reau du magister. Tous ces *Fouyou*, avec leur tête rasée, leurs petits yeux, leur petite queue, leur figure drolatique enfin, composaient une réunion des plus réjouissantes ; mais leur recueillement et leur gravité arrêtaient le rire prêt à déborder. Chez nous, un maître d'école a toutes les peines du monde à contenir dans les bornes du respect les marmots dont l'éducation lui est confié ; à peine a-t-il tourné les talons que l'anarchie est au logis : les livres volent, on crie, on se bat, et lui-même, en butte à la raillerie et au sarcasme, est la victime sur laquelle s'épuisent les traits d'une malice qui, pour être précocce, ne laisse pas d'être cruelle. Lorsqu'il rentre, tout est sens dessus, dessous ses plumes sont écornées, un encrier renversé, des épingles ont été plantées la pointe en l'air dans son fauteuil, et il ne peut rétablir le calme qu'en déployant une rigueur presque féroce. Pauvres enfants ! Malheureux instituteur ! D'après ce que nous vîmes, il n'en est pas de même en Chine. Tous les écoliers en question étaient tranquilles et d'un sérieux qui, ailleurs, eût alarmé bien des parents, aussi le maître n'eut-il à sévir contre personne lorsqu'il arriva. Ces enfants paisibles et studieux ne s'amusaient guère que le soir : c'est lorsque chacun est revenu des champs qu'ils en prennent la clé pour aller mettre le feu à des petites pièces d'artifice, ou coorir le long de la plage avec des cerfs-volants.

C'est en vain que nous avons espéré trouver quelques bâtimens européens au mouillage de Linting. Nous en vîmes passer beaucoup, tous venant de Canton ou y allant ; mais pas un ne s'arrêta. Il n'y vint que deux jonques de guerre couvertes de pavillons, bannières, guidons, flammes et banderoles de routes les couleurs, dont la mission était de nous surveiller. La plus grande, armée de huit canons d'un faible calibre, était montée par un amiral qui, à ce qu'on nous dit, avait 80 jonques sous son commandement. Cet illustre et puissant mandarin, dont le bouton était rouge, si j'ai bonne mémoire, vint, accompagné des capitaines des deux jonques, visiter notre frégate. Jugez si le pilote dut être effrayé. Le pauvre criminel courut se blottir au fond d'une chambre, d'où, tremblant comme un lapin qui aperçoit un forêt à l'entrée de son terrier, il ne bougea que lorsque ces terribles visiteurs se furent éloignés. Nous ne savons comment ce malheureux se serait tiré du mauvais pas où il était, si le hasard n'avait amené à bord un de ses confrères qui le sauva. Au reste, la surveillance de ces jonques qui ne nous suivirent pas à Macao, ne nous gêna nullement : nos embarquations y furent toujours bien reçues, et nos canotiers fraternisaient même avec les matelots chinois, dont

la politesse allait jusqu'à leur offrir du thé et des pipes.

Voyons quels résultats peut avoir la guerre de l'opium. Nul doute que si les anglais fussent parvenus d'abord à effrayer l'empereur de la Chine, celui-ci ne leur eût fait immédiatement les plus grandes concessions ; mais ce but ayant été manqué, il s'agit maintenant d'engager une lutte sérieuse. Déjà la Chine fait de grands préparatifs ; et puisqu'elle s'est décidée à se battre, nous pouvons être certains qu'elle ne reculera à aucun prix. Voici qui prouvera si ces hommes d'état, à qui l'on refuse toute énergie, savent ne prendre que des demi-mesures. lorsqu'il s'agit de recourir aux grands moyens :

Durant la longue et désastreuse guerre civile qui précéda et favorisa l'avènement de la dynastie actuelle, un général chinois, venant au secours de la capitale du Ho-nan qu'une nombreuse armée de rebelles assiégeait, n'hésita pas, afin de détruire plus sûrement ces rebelles, à noyer la ville et trois cent mille de ses habitans, en faisant rompre les digues du fleuve Jaune, et plus récemment, un empereur, voyant qu'il ne pouvait purger la mer des pirates qui dévastaient ses provinces maritimes, ordonna à tous les habitans du littoral de se retirer à trois lieues dans l'intérieur, fit raser tout ce qu'il y avait de villes et de hameaux dans ce rayon, et défendit tout commerce extérieur. Des milliers de famille qui ne vivaient que de commerce et de pêche furent ruinées, réduites à la plus affreuse misère, mais peu après il n'y eut plus de pirates.

Si l'empereur actuel n'a pas recouru déjà à des moyens extrêmes, c'est uniquement parcequ'il n'en a pas senti la nécessité ; et, en vérité, il aurait bien tort de s'inquiéter. Les Chinois, par la seule force de l'inertie, vaincraient les Anglais ; puis ceux-ci n'ont encore eu affaire qu'à de faibles garnisons, et les succès négatifs ou illusoire qu'ils ont obtenus ne sont dus qu'à de petits exploits de pirates, plus propres à aigrir qu'à alarmer leurs ennemis. Mais vous figurez-vous une poignée d'Anglais enveloppés en rase campagne par cinq ou six cent mille Chinois chargés de les escamoter ! Ceux-ci, quelques lâches que vous les supposiez, n'auraient-ils chacun qu'une pierre pour toute arme, devraient encore avoir infailliblement le dessus. Comment espérer le contraire, lorsqu'ils possèdent de l'artillerie, et sont gens à déplacer des montagnes, à brûler cent lieues de pays, à inonder des provinces entières, pour venir à bout des barbares qu'ils auraient ordre d'exterminer. Il est impossible que cette lutte, par trop inégale, tourne à l'avantage des Anglais. Les forces entières de la Grande-Bretagne succomberaient à la tâche, s'il leur fallait égorger tout ce